

Françoise Brun

Le poisson mort de madame Della Seta

29 mai

Comme chaque matin depuis deux mois m'attendent sur ma table de travail la Rome de l'époque fasciste et des premières lois raciales, et les deux papes, l'un, Pie XI, ennemi des persécutions, l'autre, Pie XII, ami des Allemands, et puis les Loy, une famille de la bourgeoisie romaine très croyante et méprisant le fascisme, comme il y en eut beaucoup. On est en juillet 1942 et dans cette tourmente feutrée qu'est encore la guerre à Rome (la violence et la destruction n'arriveront qu'après), la famille Loy déménage. Rosetta est la plus jeune des filles, elle a dix, onze ans. J'en suis là, au moment où la famille quitte la via Flaminia de l'enfance pour un quartier plus résidentiel, avec des arbres*.

... Ma in questa mattina radiosa di luglio, dit l'italien, noi traslochiamo, è una mattina importante. I mobili sono stati portati via e la cucina smontata. Italia e Letizia hanno seguitato le nostre supelettili aggrappate alla sponda del camion e ora le pareti a rami di pesco mostrano nude le ferite del tempo, i rumori si amplificano nel vuoto, la casa intera sembra vibrare mentre imbarca ondate di afa e di polvere. In quell'afa e quella polvere la signora Della Seta regge un piatto di metallo su cui è adagiata una spigola lessa. Per noi ragazzi in questa giornata di confusione. Un pesce che non si sa con quale fatica lei è riuscita a procurarsi e noi mangeremo nella nuova casa tra l'odore dei pini e il frinire delle cicale.

(*) Rosetta Loy, *Madame Della Seta aussi est juive*, Rivages, 1999.

« Mais en ce radieux matin de juillet, nous déménageons, c'est un matin important. Les meubles ont déjà été enlevés et la cuisinière démontée. Italia et Letizia, accrochées aux bordures »... non, « aux ridelles du camion », je crois qu'on dit les ridelles... « sont parties avec nos... nos affaires... et la tapisserie à fleurs de pêcher laisse maintenant voir à nu toutes les blessures du temps, les bruits s'amplifient dans le vide, la maison tout entière paraît vibrer, tandis qu'elle embarque »... non, « comme si elle embarquait »... non, « comme embarquant des vagues de chaleur et de poussière. Dans cette chaleur et cette poussière, madame Della Seta tient un plat en métal »...

Ah, madame Della Seta ! Je la connais bien, madame Della Seta. Elle était déjà là en 1991, dans une nouvelle de Rosetta Loy que j'avais traduite alors pour le « Serpent à plumes »... « madame Della Seta », donc ... « tient un plat en métal »... « où est couché »... « étendu »... non, « couché »... « un bar »... « un loup de mer »... « bouilli »... Il était déjà là, en 1991, ce poisson, je suis sûre que c'était le même, une *spigola lessa*, un bar bouilli, beurk. J'avais déjà cherché comment résoudre ce problème-là, le nom du poisson : un bar bouilli, non, impossible. Un loup de mer bouilli, non plus...

Bref, je ne peux pas plus aujourd'hui qu'en 1991 mettre ces noms-là. Dans *bar*, malgré moi, j'entends la vie nocturne, l'alcool, la fumée, le bruit et les rires : l'opposé du domestique. *Loup de mer* m'évoque la course au large, avec un petit parfum masculin sinon macho qui n'a pas sa place ici. Je ne peux pas prendre le risque de laisser pénétrer ces deux univers-là dans le texte de Rosetta Loy sous prétexte que le poisson que tient madame Della Seta et qu'on appelle *spigola* en Italie est ce même poisson que nous appelons en France un *bar* ou un *loup*.

30 mai

Retrouvé le numéro du « Serpent à plumes » : j'avais traduit par « un bar au court-bouillon ». Bof. Je pourrais peut-être essayer de faire mieux. « Court-bouillon » ne va pas, n'allait déjà pas alors, parce que la voix qui raconte, comme souvent chez Loy, est celle d'une enfant. Et « court-bouillon » n'est certainement pas le mot qui se présente à l'esprit d'une petite fille. D'ailleurs, ce qui compte, ce n'est pas tant le mode de cuisson que la dame qui offre ce poisson.

C'est une dame très gentille, madame Della Seta. Elle habite le même immeuble que la famille Loy et quand la petite Rosetta est malade, elle lui apporte des friandises, des jouets, un petit baigneur en cellulôid, de menus cadeaux. Cette année-là, 1942, année noire qui s'ouvre en janvier avec la conférence de Wannsee où les nazis décident d'appliquer partout en Europe

la « solution finale », l'extermination totale des Juifs, la famille Loy déménage pour un autre quartier, plus agréable.

Cette image de madame Della Seta debout dans l'appartement vide apportant aux enfants Loy un poisson bouilli pour qu'ils le mangent dans leur nouvelle demeure sera la dernière image qu'ils auront d'elle. Parce qu'ils auront changé de quartier, le croiront-ils longtemps. En réalité parce que bientôt, à l'automne de cette même année 1942, madame Della Seta, avec d'autres voisins, les Levi, par exemple, dont le fils est le meilleur ami du frère de Rosetta, « montera dans un camion allemand » et disparaîtra en fumée, comme des millions d'autres, dans les fours d'Auschwitz. Bien plus tard, l'écrivain Rosetta Loy écrira, réécrira cette scène, comme pour sauver, au moins, de madame Della Seta, si gentille voisine, figure si maternelle, une image, cette dernière image d'offrande.

Dans la nouvelle de 1991, « Ludovico », ce poisson avait presque une valeur sacrée (je cite ma traduction de l'époque) : « Dans le chaos [il s'agit du déménagement ou bien de la guerre, ce n'est pas précisé] où nous étions en train de sombrer, ce poisson devenait le symbole d'un ordre à jamais perdu. Il était et il resterait le signe de la catacombe, message entre les premiers chrétiens contraints à une vie païenne... » Cette *spigola* a donc été, dans une première version de la scène, à la fois un symbole, un message mystique, et un message domestique/maternel : décidément, il n'y a rien de cela dans le mot *bar* ni dans le mot *loup*.

J'ai le temps, cette fois, de chercher un peu mieux... Y aurait-il un poisson-frère dans la langue française, avec un autre nom ? Que dit, par exemple, le *Devoto e Oli* (*Dizionario della lingua italiana*) ? SPIGOLA : (je traduis pour vous) « Poisson de la famille des... Serranidés (je suppose) en latin *Dicentrarchus* (etc., bon, on s'en fiche. Ah, là c'est plus intéressant) commun dans la Méditerranée (presque exotique pour moi qui allais en vacances à la Baule), de couleur gris argenté plus sombre sur le dos et à la chair excellente. On l'appelle *spinola* à Naples, *ragno* à Florence, *branzino* à Venise. Diminutif de *spiga* (je crois que c'est un épi) à cause de ses nageoires dorsales ». Donc : un poisson commun (symbolique de la Méditerranée ?) + belle lumière des écailles + chair excellente + dérivé du mot *spiga*.

Voyons SPIGA : « 1. En bot., inflorescence racémeuse (dit le Robert et Signorelli, mais c'est la première édition et elle se trompe souvent, ce doit être plutôt « racémique », en forme de grappe de raisin), à l'axe allongé portant des... » (oui, enfin, bref, c'est un épi). *Spiga di grano* : épi de blé.

Ah, voilà plus intéressant : « Par ext. (litt.) : fruit, produit ». Encore cette même idée d'offrande nourricière... « 2. Dans l'industrie textile, équivalent de *spina*. Chez le cheval, groupe de poils disposés dans un sens contraire au sens normal. » (On a ça nous aussi, en français, pour les humains : dans nos cheveux il y a des épis). Donc *spiga* (d'où dérive ma fameuse *spigola*) peut avoir comme synonyme *spina*.

Que dit le Devoto e Oli pour *spina* ? SPINA : « épine (tiens, encore le Christ, cette fois couronné), mais aussi l'épine dorsale (que nous appelons « colonne vertébrale ») ; et puis, tiens, un sens figuré intéressant : *spina* : tourment intime, croix (encore !) ; ex : *quella ragazza è la loro spina*, « cette enfant est leur croix ».

Conclusion provisoire : il y a dans *spina/spiga* (épine/épi) et son diminutif *spigola* (notre poisson) une idée commune, celle du piquant : le bar se dit *spigola* en italien parce que sa nageoire dorsale pique, comme des épines. J'aurais pu y penser toute seule, puisque l'adjectif *spigoloso* veut dire « anguleux », « pointu ». Mais j'ai l'impression, dans cette famille de mots (*spina/spiga/spigola*), d'entendre l'écho d'une souffrance « christique ». Ou bien j'exagère ? Ou je suis déformée par la relecture que je viens de faire de la première version, qui parlait, entre madame Della Seta et les enfants Loy, de « signes de reconnaissance entre premiers chrétiens » ?

Quoi qu'il en soit, il n'y a rien dans « bar » qui évoque le pointu ou le piquant, non plus que la souffrance et le tourment. Quant au « loup », s'il a des dents pointues, et si être dévoré par lui est, je suppose, une souffrance et un tourment, il évoque plutôt l'agresseur. Il est celui qui mange, pas celui qui est mangé. Alors que ce poisson-là, bouilli qui plus est, couché sur un plat que tend madame Della Seta en offrande, est plutôt du côté des victimes. Porté par une victime à d'autres victimes (les enfants), comme un signe de reconnaissance entre persécutés (« chrétiens des catacombes »). Si loup y est, il est de l'autre côté de la barrière : c'est lui qui conduit le camion allemand, c'est lui qui promulgue en Italie les lois raciales bannissant les Juifs de la vie publique, c'est lui qui déguise les enfants italiens en... « Fils de la Louve », tiens, comme on appelait alors les jeunesses fascistes. Mince ! Je fais quoi avec ma *spigola*, qui ne peut pas être un bar ni un loup ?

2 juin

Toujours pas résolu mon problème. Bien sûr je pourrais éluder en traduisant simplement par « poisson bouilli », au moins n'aurai-je pas ajouté d'univers connotatifs parasites. Quoique. « Poisson bouilli », moi, ça me fait triste. Mais c'est peut-être parce que je n'aime pas le poisson. Ou alors avec

beaucoup de mayonnaise. Là, apparemment, il n'y en a pas. Il y a juste – dans la première version – un brin de persil que le « bar » serre entre ses petites dents, et qui est « sa vie perdue ».

5 juin

Me voilà à Venise, installée maintenant dans la maison d'une amie traductrice qui a dix fois plus de dictionnaires que moi. Je n'ai pas pu résister. J'ai regardé dans toutes ses encyclopédies et raconté mon histoire de *spigola* à tout le monde. À présent, chacun s'emploie avec beaucoup de conscience à chercher un poisson « commun en Méditerranée, à reflets argentés, à chair excellente, qui coûte cher et dont le nom évoque le mystique et la nourriture ». Tous les poissons ont été passés en revue sans succès. Pour l'instant, seule a survécu la « daurade », à cause de l'or qu'il y a dans son nom, et mes amis, un à un, se lassent de chercher. Je médite d'aller tôt demain matin arpenter les allées du marché au poisson de Rialto, où les étals sont remplis à ras bord d'une multitude de poissons frétilants qui me sont pour la plupart inconnus. Le nom existe, je suis sûre que le nom existe.

7 juin

Ce matin j'ai accompagné une amie française qui voulait assister à la messe de Pentecôte dans la basilique Saint-Marc. N'ayant jamais eu aucune religion, je ne suis allée à la messe que deux fois dans ma vie, celle-ci est la troisième. Une vraie messe, chantée, solennelle, mi en italien, mi en latin, avec arrivée en grande pompe du patriarche de Venise en robe rouge et surplis de dentelles, qui fait tout le tour de la nef, précédé d'un cortège de six petits curés en robe noire et aube blanche portant des cierges et agitant des cassolettes d'encens qui nous enfument. Puis, pendant l'office, les curés coiffant et décoiffant le patriarche de sa lourde mitre surbrodée d'or et d'argent, lui tendant ou reprenant, selon les phases du ballet liturgique, la crosse pesante qui symbolise son pouvoir, à moins qu'elle ne soutienne son grand âge, cette messe de Pentecôte, donc – rappel du seul moment où l'humanité, grâce aux langues de feu descendues du ciel, n'eut pas besoin des traducteurs, chacun comprenant soudain la langue de l'autre – m'a plongée brusquement dans un bain inattendu et légèrement suffoquant de culture catholique apostolique et romaine qui n'est pas la mienne mais qui est celle de Rosetta Loy.

Alors j'ai relu l'intégralité du passage sur madame Della Seta, et je me suis aperçue que de la nouvelle au roman la symbolique christique avait été déplacée du poisson au personnage qui tient le poisson. Par exemple, l'image de madame Della Seta tenant le plat en métal (image dont il est dit qu'elle fera naître plus tard un « questionnement démesuré ») est comparée dans le

roman à l'empreinte laissée sur une gaze par un corps disparu. Or quel autre corps a laissé une empreinte sur un linge ? Celui du Christ tel qu'il apparaît sur le Saint-Suaire que l'Église ressort, je crois, une fois par siècle. Ce n'est plus le poisson qui est la figure mystique mais madame Della Seta elle-même, qui laisse, telle le Christ, son empreinte sur la gaze du souvenir.

Le poisson comme symbole religieux n'a pas disparu, il est déplacé quelques pages plus loin mais vidé de son sens, comme est vidée de son sens la liturgie catholique : quand les petites filles de cette famille modèle vont avec leurs parents à la messe et écoutent le sermon du curé parlant de compassion et d'amour fraternel, les paroles du prêche « naviguent sous la voûte de mosaïque bleue et or comme des petits poissons dans un aquarium et vont se perdre là-haut dans l'ennui le plus absolu ».

L'image elle-même, le photogramme de madame Della Seta dans l'appartement vide, tenant un plat en métal avec un poisson bouilli, a changé totalement de valeur, en perdant la métaphore qui, dans la nouvelle, évoquait les premiers chrétiens des catacombes. Dix ans plus tard, dans le roman, cette métaphore est presque remplacée par une métaphore politique : les Juifs avaient peut-être laissé les Romains mettre à mort le Christ, mais les chrétiens de notre siècle ont laissé les nazis mettre à mort les Juifs, tous les Juifs. C'est madame Della Seta maintenant qui est le Christ, elle dont le corps disparu laissera à jamais dans la mémoire son empreinte inexplicable, elle dont les enfants Loy dévoreront en quelques minutes, le soir, dans leur nouvelle maison, le corps-poisson, cette *spigola lessa* dont il ne restera que deux yeux blancs roulant dans le plat.

Dix ans (ou plus, j'ignore la date d'écriture de la nouvelle intitulée *Ludovico*) : le temps qu'une autre conscience émerge et que le sentiment diffus de culpabilité devienne recherche d'une responsabilité : qui, en Italie, a fait quoi ? qui a laissé envoyer les Juifs à la mort ? Pas les enfants Loy, pris-empêtrés dans toute une culture ostentatoire de la compassion, mais certains des plus hauts dignitaires de la hiérarchie catholique, oui. Ceux dont le pouvoir, aujourd'hui encore en Italie, est si grand.

15 juin

Était-ce bien la peine de faire un tel voyage dans les mots ? de chercher à toute force un nom qui rende compte de tous les sens contenus dans *spigola* ? quand Rosetta Loy elle-même a gommé la métaphore ? mais pourquoi l'a-t-elle gommée ? et si elle l'avait gommée parce qu'elle était inutile, redondante ? déjà écrite dans le nom même du poisson, cette *spigola*/épine/épi ?

Dans les textes littéraires (mais peut-être aussi dans la vie ?) les mots ne sont jamais ce qu'ils paraissent être... pour moi, il y a *deux* mains dans *demain*, dans *cheminée* il y a le *nez* du Père Noël qui emprunte ce *chemin*-là pour descendre dans les maisons. Et il y a de l'or dans *daurade*, donc du mystique, parce que l'or m'évoque la religion, c'est comme la mitre du patriarche de Venise, comme les petits carreaux dorés des mosaïques de Saint-Marc, comme le calice dans lequel les prêtres boivent le vin de messe. Alors, pour Rosetta Loy, dans *spigola*, il y a sans doute des épines (*spine*) et des épis (*spighe*), et si ça se trouve des tas d'autres choses encore, que je ne n'entends pas parce que je ne suis pas italienne. « Daurade », oui, à la réflexion, ne serait pas mal... Mais ai-je le droit de mettre une daurade dans un texte où il y avait un bar ?

Un jour d'octobre, à Paris

J'arrive à mon rendez-vous avec Rosetta Loy, nous allons travailler ensemble chez elle, comme chaque fois qu'un de ses livres s'apprête à sortir en français. Elle a relu ma traduction, j'ai préparé mes questions, elle ses critiques et ses ajustements. Elle me propose du thé, j'accepte.

Tout à coup me revient comme un flash cette semaine de questionnement et de recherches sur la *spigola*. Bien sûr, je n'ai pas mis « daurade ». Je n'ai pas mis non plus le « poisson au court-bouillon » de la nouvelle traduite en 1991 mais un « poisson bouilli », qu'à la phrase suivante j'ai nommé de son nom technique : « Un bar, qu'on ne sait au prix de quelles difficultés elle est parvenue à se procurer », etc...

Mais ça, je ne le dis pas tout de suite à Rosetta, je ménage une sorte de *suspens*, et je lui raconte, sans trop entrer dans les détails, mon épluchage du dictionnaire, ma recherche d'un mot contenant à la fois le symbole mystique et l'offrande nourricière, la mise à contribution de mes amis, tandis qu'elle me regarde comme si une insolation soudaine m'avait fait perdre le sens commun. Puis elle dit, avec une sorte de petite moue : « Je ne sais pas, je ne veux pas me poser ces sortes de questions ». Je raconte même la « trouvaille » de la daurade, et elle, d'un ton vif : « De toute façon on ne peut pas changer le nom de ce poisson. – Ah bon ? pourquoi ? dis-je, curieuse. – Parce que C'ÉTAIT un bar. – Ah », fais-je alors, peut-être un peu déçue.

Beaucoup de bruit pour rien ? Non, pas pour rien. Car même si dans la traduction rien de tout cela n'est resté, mon voyage à la recherche du poisson mystique m'a fait un peu toucher du doigt, je crois, quelque chose de son univers, ne serait-ce que dans sa différence avec le mien. Mais cela, c'est ma cuisine à moi. Inutile de le lui dire.